1

C'est en février que tout a commencé. Plus précisément, le 27 février 2036. Cette date-là, il n'y a pas de danger que je l'oublie. Vous non plus d'ailleurs, je l'imagine, si toutefois vous êtes encore capables de vous souvenir. Je vous le souhaite, oui, je vous le souhaite vraiment, car certains ne se sont jamais remis de cet hiver terrible. Vous en connaissez sans doute. Ils ne manquent pas, autour de nous, ces hallucinés qui, l'œil hagard, remâchent des mots sans suite. Pitoyable spectacle ! Pour eux, mieux vaudrait peut-être le cimetière. Mais qui sait, oui, qui sait ? Et puis, dans les cimetières, il n'y a pas si longtemps, on avait plutôt tendance à refuser du monde.

Donc c'était en février, un samedi, vers le milieu de l'après-midi, et Pa était en train de fendre du bois

devant le chalet. Il posait la bûche bien en équilibre sur le billot, il levait sa cognée, et rrran, il la partageait en plein milieu. Sans bavure. Il s'y connaissait, Pa. Un vrai artiste ! Moi, je ramassais les morceaux, et je les entassais sous l'auvent. Il ne faisait pas trop froid, à l'abri ; il y avait dans l'air une bonne odeur de résine. J'essayais d'empiler mes bûches aussi bien que possible, car Pa disait souvent qu'un tas de bois c'est la beauté de la maison, son bijou, sa parure, et je savais qu'il me surveillait du coin de l'œil. De temps en temps, il s'arrêtait pour s'essuyer le front ou la barbe, et j'en profitais pour souffler sur mes doigts. Il disait : « Pousse un peu là-haut, c'est de travers, ça dépasse. Voilà, c'est mieux, c'est bien ! »

On entendait un disque sur l'électrophone, dans la cuisine : l'air de Mélisande. « Saint-Daniel et Saint-Michel, Saint-Michel et Saint-Raphaël, je suis née un dimanche, un dimanche à midi… » Je le connaissais par cœur. Man était folle de ces vieux opéras : Debussy, Mozart, Gounod, Bizet, et parfois elle se déchaînait, elle poussait le son au maximum, elle fredonnait aussi, d'une voix de soprano, un peu fausse. Charmante quand même.

J'aimais surtout la scène où Pelléas est sous le

balcon : « Tes longs cheveux descendent jusqu'au pied de la tour… » et il tend le bras, il touche les cheveux de Mélisande, il les presse contre ses lèvres. Pour moi, c'était cela, l'amour ; j'y pensais en entassant mon bois, tandis que Pa recommençait à taper sur son billot, rrran, et que les éclats tombaient sur le sol avec un bruit sec.

Et tout de suite j'ai songé à Catherine, qui était blonde, elle aussi, même si elle n'avait pas les cheveux longs. C'était un autre genre : moins romantique, plus moderne. Je la voyais, en classe, penchée sur son pupitre : comment elle écrivait, appuyée sur un coude, comment elle mordait le bout de son stylo ou tirait la langue. Est-ce qu'elle avait des yeux gris ou verts ? Bizarrement, je n'arrivais pas à m'en souvenir. Mais comme je lui avais promis de la reconduire jusqu'au coin de sa rue, le lundi suivant, avant de prendre mon autocar, j'aurais l'occasion de regarder cela de plus près.

Il n'était guère plus de cinq heures, mais il commençait déjà à faire très sombre ; l'horizon, au nord, avait pris une couleur de cendre, et j'ai pensé que cela n'annonçait rien de bon. Pa s'est arrêté tout à coup, il s'est appuyé sur le manche de sa cognée, et lui aussi il a observé le ciel.

– Assez travaillé comme ça, a-t-il dit. Tu n'as pas trop froid ? Tu n'es pas fatigué ? Non ? Tu as vu là-haut ? Il va neiger.

Tout était immobile, pas un souffle, pas un bruit, et le disque s'était achevé.

– Oui, j'ai dit, ça, c'est sûrement de la neige. Qu'est-ce qu'on fait ? On rentre ?

– Oui, on rentre. Tu iras fermer le vasistas de l'étable.

– Je donne à manger aux bêtes ?

– Si tu veux, puis tu viendras te réchauffer.

Dans l'étable, il faisait tiède. Io, notre vache, a tourné la tête vers moi en meuglant, et Zoé, la chèvre, s'est mise par jeu à donner des coups de corne. Je leur ai distribué quelques petites tapes affectueuses, puis j'ai tiré du foin par la trappe, j'ai garni les râteliers, et je les ai laissées là toutes les deux à mâchouiller d'un air farouche.

Dehors il faisait de plus en plus sombre, le ciel pesait sur les sapins, et pas une branche ne bougeait. J'ai entendu un bruit de moteur, un peu plus haut, sur le chemin, et le tracteur du père Jaule n'a pas tardé à apparaître derrière la murette, tirant une remorque pleine de bois. Jaule s'est arrêté au ras

du talus de neige, devant le portail, et il a coupé le contact. Pa, qui rangeait ses outils, a levé la tête, et il a fait un grand signe du bras.

– Ça va tomber, a crié Jaule. Ça va tomber, je vous le dis, et d'ici peu. Préparez les pelles ! Et on repart, comme en novembre ! Ça n'en finit pas, il n'y a plus de saisons !

Son passe-montagne était enfoncé jusqu'aux sourcils, on voyait ses grosses moustaches au-dessus du col remonté de sa veste, et il restait là, assis sur son siège, le bras tendu vers le ciel comme s'il avait prophétisé la fin du monde.

– Venez donc prendre un verre, dit Pa.

– Merci, merci, mais il faut que je rentre, avant le déluge.

– Allons ! Vous avez bien une minute.

Man avait ouvert la fenêtre ; elle était tout sourire.

– Je viens justement de faire du café. Laissez-vous tenter, Monsieur Jaule !

Là, il n'a pas pu résister :

– Ah, si c'est comme ça. Une minute alors, juste une minute !

Sébastien Jaule, c'était notre voisin. Le seul, avec sa femme et son fils, Marc. D'ailleurs, voisin si l'on